

# In memoriam : mme Julie Merz (1865-1934)

Autor(en): **A.D.-V.**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **22 (1934)**

Heft 420

PDF erstellt am: **25.08.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

breux officiers supérieurs et enlevant à la caste militaire les armes politiques dont elle avait fait si déplorable usage sous l'ancien régime; une structure agraire entièrement neuve; la confiscation des biens ecclésiastiques, et l'expropriation de toutes les terres possédées par la noblesse; les lois sur le divorce, d'innombrables réformes sociales... De sorte que, si bien intentionnés que fussent les docteurs, et si excellent que pût être la nourriture, le patient a été incapable de l'assimiler en si peu de temps...

*D'une correspondante à Barcelone, M<sup>me</sup> Elsa Schorr, sur l'éducation des jeunes filles espagnoles :*

...La jeune fille espagnole va dans un collège de sœurs, et pour lui éviter les contacts avec les garçons, chaque matin la voiture s'arrête devant la porte de sa maison pour la recueillir et l'amener à l'école où elle restera jusqu'au soir. Beaucoup de parents envoient leurs filles dans les internats. Elles ne voient donc leurs parents qu'un moment chaque dimanche. Plus tard, elles restent à la maison, apprennent la broderie qui est une des occupations les plus importantes pour les jeunes filles de la bourgeoisie. Elles lisent fort peu ou pas du tout, mais sont généralement intelligentes; elles raisonnent pourtant peu, parce qu'on ne leur a pas appris à raisonner. Elles ne sont pas curieuses de connaître ce qui a trait à la maternité; elles préfèrent rester ignorantes plutôt que de prêter un peu d'attention à quoi que ce soit; ceci serait un effort: personne non plus ne leur a appris à faire des efforts.

Quand elles doivent sortir, elles se font accompagner; il est rare de rencontrer seules dans la rue des jeunes filles de la bonne société et ceci est très probablement à cause de l'habitude qu'avaient et ont encore en partie les Espagnols de faire des *piropos* (compliments) aux jeunes filles qui passent, compliments qui, quelquefois sont charmants, d'autres fois moins. La jeune fille donc se fait accompagner, et n'oserait sortir de la maison sans la permission de sa mère. Il est difficile qu'elle s'habitue à être indépendante d'idées puisqu'elle commence par ne pas pouvoir dépendre d'elle-même!

On l'habitue depuis toute jeune à être soumise à l'homme. Elle sert ses frères, et s'habitue à ne penser qu'à travers des idées toutes faites. Quand elle a un fiancé (un *novio*), elle ne l'a pas tout pour elle. Elle ne peut pas sortir seule avec lui; il faut toujours que sa mère, sa sœur, ou quelque personne de confiance l'accompagne; on ne recevra son fiancé dans la maison de ses parents qu'à partir du moment où il sera son fiancé officiel. Avant cet événement, il faut qu'elle s'arrange comme elle le peut: c'est pour cela que l'on voit des jeunes gens attendre que le balcon de leur belle s'ouvre pour la voir un instant...

*Et pour finir, ce joli croquis relatant un geste chevaleresque, par M<sup>me</sup> La Mazière, dans le journal 1933 :*

En cette fin d'après-midi, l'air est piquant, le froid commence à se faire sentir. La *gran via* est animée comme aux plus beaux jours. Davantage, puisqu'un spectacle nouveau est offert à l'infatigable promeneur madrilène. Une femme jolie, élégante, distribue des bulletins au nom des candidats de son parti. Elle le fait avec grâce, avec simplicité. C'est Marie-Louise Perez Salmeron, dont la mère, Catherine Salmeron, est

candidate du parti radical-socialiste indépendant. C'est une dame à cheveux blancs, dont le père — insigne honneur — fut, en 1873, le premier président de la première république espagnole.

— C'est pourquoi, me dit-elle avec douceur et modeste, dans un excellent français (elle habita longtemps Paris et y servit de secrétaire à son père que la restauration des Bourbons condamna à l'exil), c'est pourquoi le parti m'a désignée. Je ne prends pas la parole dans les réunions publiques que, parfois, je préside. Ma fille s'en charge. J'eusse aimé qu'elle fût candidate à ma place. Mais les vieux républicains qui se souviennent encore de mon père, mort il y a vingt-cinq ans, ont insisté pour que je me présente, car je demeure la seule femme de cette époque.

## IN MEMORIAM

M<sup>me</sup> Julie Merz (1865-1934)

*C'est avec autant de surprise que de regret que nous avons appris, si peu de jours après des réunions de Comités à Berne, où il avait été à plusieurs reprises question de son concours, le décès presque subit de M<sup>me</sup> Merz. Journaliste de profession et collaboratrice du Bund, le grand journal bernois, elle était encore rédactrice et collaboratrice principale de plusieurs journaux féminins et féministes suisses, l'un des piliers du mouvement féministe bernois, l'un des piliers aussi de la puissante Société d'Utilité publique des femmes suisses, et universellement connue dans tous les milieux féminins organisés de Suisse allemande. La perte que font par son décès toutes ces Sociétés, comme notre confrère et ami le Schweizer Frauenblatt, est irréparable: aussi, avant de passer la plume à notre collaboratrice M<sup>me</sup> Debrit-Vogel, qui a bien voulu nous communiquer, pour traduction abrégée, le manuscrit de son article nécrologique pour la Berna, tenons-nous à leur exprimer ici à tous et à toutes la part très grande et confraternelle que prend à leur deuil le Mouvement Féministe.*

...Journaliste, M<sup>me</sup> Merz le fut dans l'âme, et l'une des premières femmes en Suisse qui collabora à la presse politique quotidienne, en même temps que la première et la seule des femmes journalistes suisses de langue allemande qui resta en contact avec les organisations féminines, et qui, de la sorte, servit leur cause par ses connaissances techniques, en même temps qu'elle servit aussi la cause de la presse, en lui procurant des informations toujours plus étendues sur l'activité féminine. Elle avait débuté, comme auxiliaire de son mari, puis bientôt travailla de façon indépendante, et ces dernières années, cumula ses charges propres avec celles que son mari ne put plus remplir. Elle s'était spécialisée dans les comptes-rendus: qu'il s'agît des débats du Conseil des Etats ou du Grand Conseil bernois, ou d'une Assemblée politique ou d'une conférence académique, ou d'une réunion petite ou grande — son crayon était toujours prêt et le Moloch des rédactions pouvait compter dès le lendemain matin sur un compte-rendu admirablement fidèle et sûr. Sa culture générale comme son intelligence claire la servaient à souhait pour ce travail, et réciproquement les connaissances politiques et économiques, l'appréciation de la vie et des hommes qu'elle avait acquises de la sorte enrichirent grandement, soit le féminisme bernois, soit le féminisme suisse. Si l'on rassemblait tous les articles que, pendant des années, publia le *Bund*, sous les initiales *Mz.*, on en ferait d'épais volumes, l'image de



Cliché Schwe. Frauenblatt

M<sup>me</sup> J. MERZ

toute une vie d'activité journalistique. Et journaliste, M<sup>me</sup> Merz le resta jusqu'au dernier moment, puisque lorsqu'elle reprit connaissance après une première attaque, et sentant la mort s'approcher, elle dicta encore rapidement à sa fille des notes biographiques, qui selon son désir, furent lues à ses obsèques. Elle a par conséquent eu la nécrologie qu'elle méritait.

M<sup>me</sup> Merz a appartenu dès les débuts au mouvement féministe qui est né chez nous dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, et elle a contribué pour beaucoup à son développement. Politiquement elle est restée inébranlablement fidèle au parti radical suisse, ce qui ne l'a pas empêché de soutenir des revendications que ce parti est encore bien loin d'avoir faites siennes! La collaboration des femmes à la vie politique lui semblait chose toute naturelle, et elle appuya les efforts de tous les Comités et Associations qui, à Berne, réclamèrent le suffrage des femmes sous une forme ou une autre (suffrage ecclésiastique, éligibilité des femmes aux Commissions officielles, etc.). Les conséquences toute naturelles de ces convictions suffragistes furent sa contribution à la fondation de l'Association bernoise pour le Suffrage, ses efforts pour l'instruction civique des femmes, sa collaboration avec M<sup>me</sup> Emma Graf, soit pour la publication du premier *Annuaire des femmes suisses*, soit dans le Comité bernois d'action en faveur du suffrage municipal, etc. En 1921, elle reprit les fonctions de vice-présidente du II<sup>e</sup> Congrès suisse des Intérêts féminins, et en 1928, celles de présidente de la Commission de presse de la Saffa, et de membre du Comité d'organisation. Et enfin, elle donna à la cause des femmes trois ans de sa vie comme présidente de la Fédération des Sociétés féminines bernoises.

Mais cette activité serait imparfaitement rappelée si nous ne disions pas encore tout ce qu'elle fit et fut pour la Société d'Utilité publique des Femmes suisses. Lorsque celle-ci fonda en

1913 son journal officiel, la *Feuille centrale*, Julie Merz en prit en main la rédaction, et de ce qui n'aurait pu être un simple bulletin de Société, elle fit un journal mensuel richement documenté, qui ne craignait pas des incursions dans le domaine littéraire ou économique. Elle-même y publia des articles qui sont dans la mémoire de toutes ses lectrices. Et à côté de cette activité, que dire de celle qu'elle eut au *Schw. Frauenblatt*, où, dès la fondation de ce grand hebdomadaire féministe, il y a maintenant quinze ans, elle écrivit régulièrement, semaine après semaine, une chronique politique suisse et étrangère, documentée et exacte comme bien peu le sont? M<sup>me</sup> Grütter, la présidente actuelle de l'Association bernoise pour le Suffrage, l'a dit en termes excellents aux obsèques de M<sup>me</sup> Merz: « son effort a toujours tendu à guider la femme sur le terrain des faits et de la vérité ».

Si ses occupations professionnelles, comme ses tâches familiales auxquelles elle tenait essentiellement, ont rempli sa vie sans lui laisser de place pour développer dans des conférences les idées qui lui étaient chères, nous lui devons cependant un exposé très bien fait et solidement documenté sur les « Associations de ménagères », une question qui l'intéressait vivement, mais dont elle ne put, faute de temps, suivre le développement. On l'entendit souvent, en revanche, participer à des discussions dans des assemblées, toujours en pleine connaissance de cause, ne mâchant pas les vérités: mais sachant les égayer d'humour, et les texte de résolutions qu'elle rédigeait étaient des modèles de précision et de sûreté...

...La vie de M<sup>me</sup> Julie Merz constitue un magnifique exemple de dévouement féminin à la famille et à la collectivité, un exemple de capacités professionnelles et de joie au travail. Son nom nous honore toutes, nous femmes, comme il honore la presse suisse, et c'est avec un profond respect que nous nous inclinons devant sa mémoire, et que nous lui disons notre gratitude pour ce qu'elle a été et pour ce qu'elle a fait. Des années de déclin et d'infirmités ont été épargnées à cette vaillante travailleuse; et c'est en y songeant que nous ne nous plaignons pas de sa mort si brusque, mais que nous trouverons le courage de continuer notre œuvre dans ces temps difficiles, en nous inspirant de cet optimisme, symbole de dignité et de liberté intérieure, qui fut une des plus belles qualités de celle qui est partie.

(Trad. française abrégée.)

A. D.-V.

## L'année suffragiste internationale

Parmi les faits saillants de l'histoire suffragiste en 1933, nous relevons, d'après *Jus Suffragii*, qu'en Australie, une femme a été élue pour la première fois à l'Assemblée législative de l'Etat de Victoria;

qu'au Brésil, lors des premières élections auxquelles les femmes ont participé, celles de l'Assemblée Constituante, une femme a été élue;

qu'en Danemark, la première femme juge a été nommée à Copenhague;

qu'en Finlande, on compte actuellement 14 femmes au Parlement, contre 11 dans le précédent Parlement;

## Figures et portraits de femmes

M<sup>me</sup> Emma Pieczynska

1854 - 1927

A propos d'un livre récent

(Suite et fin)<sup>1</sup>

M<sup>me</sup> Pieczynska travaille beaucoup. Ses infirmités lui pèsent, mais elle ne désire pas être plainte et considère comme un privilège d'avoir autant besoin de son prochain. En 1901, âgée alors de quarante-sept ans, et devenue complètement sourde, elle trouve en son grand cœur le courage de se réjouir: « Je suis reconnaissante de tout ce qui m'est échü, et plus encore de ce qui ne m'est pas échü, et des mille obligations qui me sont épargnées, des corvées conventionnelles dont je suis affranchie, des multiples paroles vaines que je n'entends pas... de la marge qu'un isolement relatif me procure, telles mes heures du soir, méditatives, au coin du feu. Rarement j'ai senti comme à présent le bon côté de toutes mes circonstances, y compris mes infirmités. » Un peu plus tard, passant en revue toutes ses amitiés, elle écrira: « Dieu a été pour moi plein de munificence et ma coupe est pleine. » Sa pension arrive irrégulièrement de Pologne: « Je présume, dit-elle, que rien ne pouvait m'être si nécessaire que cette leçon, si universelle, si humaine entre toutes, d'insécurité. »

Sa vie est de plus en plus remplie: rencontre avec Joséphine Butler en 1895; causeries sur des questions d'hérédité et de respect de la

vie sexuelle; publication, en 1897, de son livre *L'Ecole de la pureté*; participation à l'*Appel des femmes aux fonctions publiques*, et à la fondation de l'Alliance nationale de Sociétés féminines suisses; intérêt très grand pour la question si importante des assurances féminines; action et brochures en faveur de l'éducation nationale; Ligue sociale d'acheteurs (1906); préoccupations et publications éducatives; etc., etc. Et tout au long de cette constante activité, elle se répète: « Fais attention, en te remuant par le monde, d'aller doucement et tendrement, en pensant toujours qu'il peut y avoir là, tout près, quelque chose de très douloureux. » ... Tant de bonté unie à tant d'intelligence, de compréhension et de patience! Parfois, elle se sent lasse et elle écrit: « J'aspire à me taire, à laisser couler les heures en tricotant au coin du feu, à ne rien lire... »

La vieillesse approche, mais l'heure de cesser entièrement ses efforts n'a pas encore sonné. En fait, elle ne cessera jamais. La grande guerre fut pour M<sup>me</sup> Pieczynska un terrible réveil de son rêve de fraternité et de paix. Le sort de la France et de la Pologne lui tiennent alors à cœur de façon inexprimable. Plus tard, elle espère beaucoup de la révolution russe et est douloureusement déçue.

Si religieuse, elle n'a jamais pu accepter aucun dogme: « Je suis terriblement lasse des systèmes, des doctrines. Tout ce que je demande, ce sont des trous dans les nuages, et la possibilité de regarder au travers... En théorie, nous confie-t-elle, j'approuve le vague — la vague est la condition du vrai, lui est-il

arrivé de dire. — Mais, en fait, mon besoin de clarté est criant, et cela est bien l'élément le plus tragique de ma vie intérieure. C'est pourquoi de plus en plus je me détourne brusquement des idées, des vérités abstraites, des systèmes, et ne trouve pour me sustenter que les petites actions bien simples et sans phrase. » Le mysticisme hindou fait grande impression sur son âme; elle l'étudie, en écrit, et traduit le livre des réminiscences de Tagore. Elle explore le pays de méditation, elle loue le silence plus reconfortant à certains moments que la prière... « silence devant Dieu, en Dieu... »

La mort de M<sup>lle</sup> de Müllinen, en 1924, la déchire: « Je ne puis supporter l'horreur de ces impressions (de cette mort) qu'en regardant en avant... J'ai foi que Dieu m'aidera à trouver une voie, puisqu'il m'a laissé survivre à celle qui était mon *home*, ma famille et ma patrie... Il faut reprendre le bâton de pèlerin, à soixante-dix ans, avec une nostalgie inguérissable au cœur. Mais je sais que Dieu aide, alors même que je ne le sens pas. » M<sup>me</sup> Pieczynska doit se défaire de presque tous ses meubles et objets familiers. « Je suis en plein dans la démolition de ma bibliothèque... Mais ces actes de dépossession m'inspirent une sorte d'enthousiasme! Certes, il y a des moments difficiles à passer, surtout la nuit. Il faut bien « boire la coupe ». Mais ce sont de grandes expériences qui valent ce qu'elles coûtent. » Des trois amies qui vivaient ensemble depuis tant d'années, l'une, Hélène de Müllinen, est morte, sa sœur se réfugie chez les diaconesses, et M<sup>me</sup> Piec-

zynska se reconstruit un chez-soi dans les deux pièces qu'elle occupe dans une pension du Mont, sur Lausanne, sous l'aile protectrice de M<sup>lle</sup> Elisa Serment.

Un ulcère se déclare, en 1924, à l'œil gauche; l'œil droit n'y voyait plus depuis longtemps. A l'hôpital, elle médite sur le bonheur de l'obéissance, « de la vraie, librement consentie, et qui précède de l'amour et de la confiance filiale ». A soixante-douze ans, elle parle encore aux « Journées sociales » de Vau-marcus sur l'insuffisante préparation des mères à leur tâche éducative, et sur l'instabilité des unions conjugales. Elle travaille à la réorganisation de la Ligue sociale d'acheteurs; elle parle aux Journées éducatives; elle présente à la « Journée sociale » de l'Eglise libre vaudoise, à Lausanne, une étude sur la *Règle d'or dans les affaires*, soit l'application aux relations d'affaires des principes de l'Evangile. Ce fut son chant du cygne.

« Quelque chose à faire! Quelqu'un à servir! » s'est toujours écrit cette femme si vivante, qui, sourde et aveugle, pensait encore qu'agir était sa planche de salut. Véritablement, comme l'écrit M<sup>lle</sup> Regard, elle resta jeune jusqu'à la fin, elle entra toute vivante dans la mort. Une congestion pulmonaire l'enleva. Ce cœur héroïque cessa de battre, ce cœur qu'elle-même disait être trop petit pour ce qu'il contient!

JEANNE VUILLIOMENET.

*Vous n'exercerez d'action profonde sur une âme qu'à la condition de l'aimer beaucoup.*

Le Père DIDON.

<sup>1</sup> Voir le précédent numéro du *Mouvement*.